

Marche pour le climat - Fribourg, 20 septembre 2026 Allocution Isabelle Flükiger

Nous sommes David

En face de chez moi, il y a un parc. Et au centre de ce parc, il y a une rangée d'arbres. Ils ressemblent à des hêtres, mais en fait, ce sont des charmes. Donc des arbres censés résister assez bien aux grandes chaleurs... Sauf qu'à la deuxième canicule de cet été, ils ont commencé à perdre leurs feuilles. L'un d'eux est mort. En fait, il était peut-être déjà mort avant, je ne sais pas. Je dois dire que je n'avais jamais été tellement attentive à ces arbres, avant de commencer à avoir peur pour eux.

Parce que j'ai réalisé que c'est grâce à eux que le parc est vivant. C'est à leur ombre qu'on organise nos fêtes de quartier, que les gens viennent picniquer, et que les enfants jouent au foot. Sans eux, le parc est mort. Pendant cette période, j'ai lu que certaines communes avaient commencé à arroser leurs arbres. Alors j'ai écrit à la mienne, en espérant qu'ils fassent pareil avec mes charmes. La commune a répondu qu'ils arrosaient des arbres, en effet, mais qu'ils se concentraient sur les jeunes arbres ou les espèces spécialement sensibles à la chaleur. Ce que sont les hêtres, mais pas les charmes. Du coup, avec une voisine, on s'est dit qu'on allait les arroser nous-mêmes, nos arbres.

La semaine suivante, j'avais justement une après-midi de libre. Il faisait 36 degrés ; le bitume vibrait au soleil. Meteo Suisse ne prévoyait pas de pluie. C'était le moment ou jamais. Vu que ma voisine était à la piscine avec ses enfants, j'ai demandé aux miens de m'aider. On a rempli deux seaux. Les enfants portaient le leur ensemble. On a traversé la route et on est allé jusqu'à l'arbre numéro 1. On a renversé ce qui restait du contenu de notre seau, dont la moitié était déjà en train de s'évaporer sur la route. ... On a essayé des stratégies, comme de poser nos seaux sur des trottinettes. Mais c'était peine perdue — nos seaux étaient trop lourds et trop compliqués à transporter... Jusqu'à ce que je réalise que notre container à compost était presque vide. Figurez-vous qu'il roule. Alors j'ai versé le compost sur le gazon devant chez nous, et j'ai rempli le container d'eau. Il pouvait facilement contenir 15 litres...

Du coup, ma fille aînée a décidé d'aller à la piscine avec une copine. Forcément : je me débrouillais très bien toute seule, avec mon gros arrosoir roulant. J'ai mis la cadette devant la télé, parce qu'il y a des priorités dans la vie.

Tandis que j'entamais mon troisième trajet, un voisin est venu m'expliquer que ce que je faisais ne servait à rien. Que les arbres les plus résistants survivraient. Qu'il fallait laisser faire la nature.

J'ai dit : « Mais c'est pas la nature, ce qui nous arrive ! »

A mon sixième trajet, une voisine est passée en faisant mine de ne pas me voir. Et je la comprends, a posteriori.

J'étais trempée de la tête aux pieds, je parlais toute seule, je sentais le compost à dix mètres, et je poussais un container rempli d'eau, en plein cagnard, pour arroser le premier arbre de toute une rangée, dans un parc qui en comptait encore des dizaines, dans une ville qui en comptait des milliers, et qui n'avait plus vu une goutte de pluie depuis des semaines.

Et ma cadette était sans doute la seule enfant du quartier qui n'était pas à la piscine...

J'étais furieuse, en fait, de mon propre ridicule. Parce que j'étais en train d'essayer de réparer, à mon échelle, des dégâts produits à une échelle beaucoup plus grande, une échelle collective et industrielle. J'ai sans doute aidé quelques arbres. Mais ce n'est pas assez.

Pas assez pour éviter des étés à 50 degrés. Pas assez pour empêcher les rivières de s'assécher. Ce n'est même pas assez pour préserver mon parc et ses grands arbres.

La taille de l'arrosoir — et son odeur — importent peu. En réalité, pour les sauver, c'est tout un système qui doit changer.

En fait, j'étais David contre Goliath. Comme vous tous, avec vos banderoles et vos marches. Tous, avec notre bonne volonté, nos gestes écolos, nos tentatives de bien faire, on est des nains face à un géant, ce système qui continue, à grande échelle, à détruire les conditions mêmes de la vie.

Mais comme le petit berger David, nous avons pour nous une force qui peut faire tomber les géants : la conviction que notre cause est juste.

Parce qu'une chose est claire : nous ne pouvons pas continuer à vivre comme si notre environnement pouvait tout supporter.

Ceux qui polluent doivent payer. Ceux qui détruisent doivent réparer. Ce n'est pas aux collectivités ou aux générations futures de le faire.

Et lorsque des entreprises ou des responsables ont violé la loi, dissimulé des risques ou causé des dommages, alors oui : ils doivent rendre des comptes devant les tribunaux.

C'est ça, être responsable. C'est ça, être cohérent.

Pour préserver nos étés et nos parcs, on n'a pas besoin d'arrosoirs. On a besoin de changer les règles du jeu. Et pour ça, on a un instrument, qui est la loi. Il faut la faire appliquer. Il faut la développer. Celui qui fait la loi, il est assis dans nos parlements : dans les cantons, à Berne, un peu partout dans le monde. C'est par là que passera le changement.

Et rappelez-vous : David n'a pas la taille de Goliath, ni sa force. Mais à la fin, c'est lui, le petit berger, qui gagne.